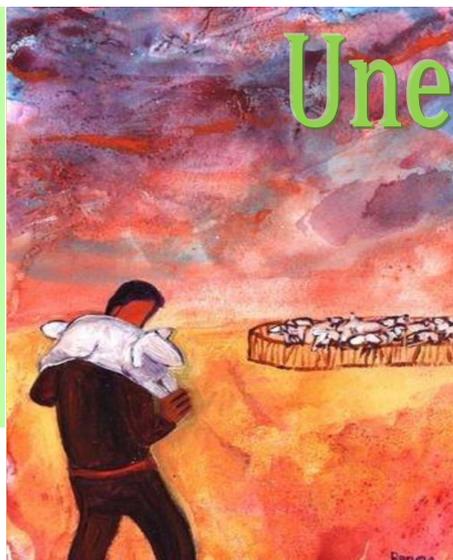
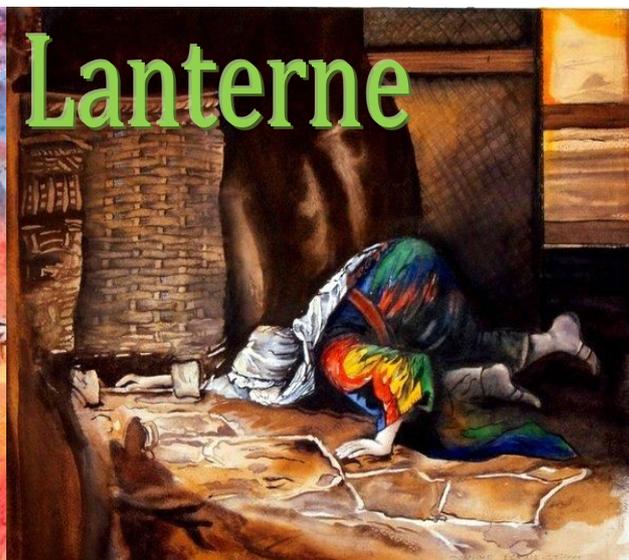




N°347



Une Lanterne



1° Lecture

du livre de l'Exode (Ex 32, 7-11.13-14)

En ces jours-là, le Seigneur parla à Moïse : « Va, descends, car ton peuple s'est corrompu, lui que tu as fait monter du pays d'Égypte. Ils n'auront pas mis longtemps à s'écarter du chemin que je leur avais ordonné de suivre ! Ils se sont fait un veau en métal fondu et se sont prosternés devant lui. Ils lui ont offert des sacrifices en proclamant : 'Israël, voici tes dieux, qui t'ont fait monter du pays d'Égypte.' » Seigneur dit encore à Moïse : « Je vois que ce peuple est un peuple à la nuque raide. Maintenant, laisse-moi faire ; ma colère va s'enflammer contre eux et je vais les exterminer ! Mais, de toi, je ferai une grande nation. » Moïse apaisa le visage du Seigneur son Dieu en disant : « Pourquoi, Seigneur, ta colère s'enflammerait-elle contre ton peuple, que tu as fait sortir du pays d'Égypte par ta grande force et ta main puissante ? [...] Souviens-toi de tes serviteurs, Abraham, Isaac et Israël, à qui tu as juré par toi-même : 'Je multiplierai votre descendance comme les étoiles du ciel ; je donnerai, comme je l'ai dit, tout ce pays à vos descendants, et il sera pour toujours leur héritage.' » Le Seigneur renonça au mal qu'il avait voulu faire à son peuple.

Avant l'Exil, les textes des prophètes révèlent qu'il y avait une diversité de cultes dans ce que la Bible appelle « le peuple de Dieu ». C'est par réaction que des prêtres, pendant et après leur passage en Babylonie, ont ajouté aux lois en vigueur des interdits quant à l'idolâtrie et aux représentations de Yahvé, d'autant qu'au retour de l'Exil, ils ont encore trouvé leurs présences dans ce qui est devenu Israël (les deux anciens royaumes). C'est ainsi que l'on trouve dans le Décalogue, ajouté au premier commandement : *Tu n'auras pas d'autres dieux que moi. Tu ne te feras pas d'idoles... Tu ne te prosterner pas devant ces dieux et tu ne les serviras pas* (Ex 20, 3-6). Cette interdiction est très nouvelle pour Israël.

Notre texte fait référence à la chute du Royaume d'Israël (dit de Samarie ou du Nord) qui fut incorporé à l'Empire assyrien en 722 av. notre ère. Car c'est dans ce pays, dans les sanctuaires de Bethel et de Dan, que le Dieu d'Israël (Yahvé) fut adoré sous la forme d'un taureau.

Ce passage a donc été écrit pour justifier la chute de Samarie et servir de leçon aux judéens. Car la ruine de Samarie est lue, par les prêtres rédacteurs, comme la conséquence de l'idolâtrie. Cependant, ce texte ne vise pas le culte idolâtre. Il dénonce la représentation de Yahvé sous forme d'image : « un veau ». Ce « veau » étant une façon de désigner péjorativement un taureau, image des idoles utilisée dans tout l'ancien Orient ! C'est là, le « péché originel » du « peuple de Dieu », écrivent Konrad Schmid et Jens Schröter, deux exégètes allemands.

En fait, les rédacteurs ont anticipé cet événement du culte du Veau d'or (deux veaux d'or, un à Bethel et l'autre à Dan, ce qui explique le pluriel : *tes dieux*) dans l'épopée du parcours du peuple à travers le Désert. Suite à l'exemple de Samarie, on a fait de ce péché la cause de l'Exil. Les rédacteurs ont profité de l'autorité de Moïse pour faire passer leur message, et ont voulu montrer que c'était grâce à lui que Dieu n'avait pas anéanti le peuple. Ils ont fait de Moïse le défenseur du peuple, lui, ... mais aussi le culte qu'il est censé avoir mis en place. Les prêtres justifient aussi par là le nouveau culte dans le Temple reconstruit de Jérusalem !

24° dimanche du Temps ordinaire * 11/09/22 * © bernard.dumec471@orange.fr

Evangile**selon saint Luc (Lc 15, 1-10) | lecture brève]**

En ce temps-là, les publicains et les pécheurs venaient tous à Jésus pour l'écouter. Les pharisiens et les scribes récriminaient contre lui : « Cet homme fait bon accueil aux pécheurs, et il mange avec eux ! » Alors Jésus leur dit cette parabole : « Quel homme parmi vous, s'il a cent brebis et qu'il en perd une, n'abandonne pas les 99 autres dans le désert pour aller chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? Quand il l'a retrouvée, il la prend sur ses épaules, tout joyeux, et, de retour chez lui, il rassemble ses amis et ses voisins pour leur dire : 'Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis, celle qui était perdue !' Je vous le dis : C'est ainsi qu'il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit, plus que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de conversion. Ou encore, quelle femme qui a dix pièces d'argent et qui en perd une, ne va pas allumer une lampe, balayer la maison, et chercher avec soin jusqu'à ce qu'elle trouve ? Quand elle a trouvé, elle rassemble ses amies et ses voisines pour leur dire : 'Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé la pièce d'argent que j'avais perdue !' Ainsi je vous le dis : Il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se convertit. »

Le chapitre 15 de Lc est unifié autour du thème de la miséricorde qui est une des composantes essentielles de l'être même de Dieu, que révèle l'attitude de Jésus. Notons que l'évangile de Lc est souvent appelé l'évangile de la miséricorde, tant ce thème est cher à son rédacteur. Mais quand on est dans une religion de devoir et de mérite, comment comprendre la miséricorde, cette démesure de l'amour de Dieu ?

L'évangéliste nous donne trois paraboles : celle de la brebis retrouvée, celle de la pièce retrouvée et celle du fils retrouvé. Lc est le seul à donner une parabole « féminine » (la femme qui a perdu sa pièce) en parallèle avec celle, « masculine » du berger. Le rédacteur aime bien les alternances : après l'homme, la femme ; après l'image champêtre, l'image domestique.

L'image du berger est chargée de souvenirs bibliques : le Berger d'Israël, c'est Dieu lui-même, plein d'amour pour ses brebis dispersées ou égarées et qui ne cesse de les rechercher (cf. Is 40,11 ; Jr 23,1-4 ; Ez 34,16 ; Ps 22. ...)

La liturgie ajoute (lecture longue) la parabole du « fils perdu et retrouvé », car l'unité des 3 paraboles est évidente : retrouver ce qui était perdu suscite une joie légitime. A lire Lc, on se rend compte que « la marche » mais aussi « le repas » ont une importance pour lui. Dans le chapitre précédent, nous avons eu droit à une scène de banquet. Dès le début de notre passage, nous voyons que l'un des reproches faits à Jésus c'est de manger avec les publicains et les pécheurs. Dans la 3^e parabole, le père organise un grand festin pour avoir retrouvé son fils « perdu ».

« Manger ensemble » tient une place fondamentale dans le christianisme, ce dont Lc rend compte dans ses livres. N'oublions pas que les 1^{er} chrétiens se retrouvaient autour d'une table pour manger ensemble et pour célébrer l'eucharistie.

« Manger ensemble » est le test, le critère pour faire Eglise. En le pratiquant ou le refusant, l'Eglise tient ou tombe. Lc le dévoilera pour le temps de l'Eglise en Ac 11,3 : *Tu es entré chez des incircuncis, et tu as mangé avec eux !* C'est en acceptant le « manger ensemble » avec les païens que l'Eglise primitive, jusque-là formée de juifs convertis, a pu continuer et grandir. Pour Jésus, la pratique du « manger ensemble » (la commensalité) est celle qu'il préconisa à ses disciples (cf Lc 10,7-9), elle est une base de l'expansion du Royaume.

La joie est un des thèmes essentiels des trois paraboles. La joie de Dieu est de « sauver » chacune de ses créatures, de la voir participer à la plénitude de sa vie et de son amour. Mais il sait patienter, laisse le temps et respecte la liberté humaine.

Dans ces deux petites paraboles que nous lisons en lecture brève il faut *aller chercher* la brebis ou *chercher* la pièce). Telle est la mission de Jésus, qui nous dit que c'est Dieu qui a l'initiative. Or, dans la parabole du fils perdu, c'est l'inverse qui se produit : le père ne fait rien. Il laisse partir son fils (respectant par là sa liberté). Celui-ci fait ses expériences à travers lesquelles il est amené à découvrir qui est son père. Celui-ci attend, et court à sa rencontre, etc. Il n'a pas un mot sur le passé, ne le laisse pas finir sa confession. Les deux premières paraboles portent sur la recherche, la troisième, sur la conversion, le retour. Nous avons là deux aspects du pardon : il s'agit toujours de deux libertés qui se rencontrent, celle de Dieu et celle de l'être humain !

« Aux origines de la Bible » n° 7 (fin)

Aux écrits ayant force de loi du Judaïsme ont été ajoutés par le Christianisme des textes issus de lui-même, qui ont également acquis le même statut. Ces textes reflètent la conservation et la transmission de traditions ayant trait à l'agir et à l'enseignement de Jésus. Ces premiers manuscrits ont aidé les premiers missionnaires itinérants chrétiens, dont Paul. Aujourd'hui disparus, ils n'en ont pas moins donné naissance à la rédaction des évangiles.

C'est dans le contexte de prédication que sont nées les épîtres pour des communautés chrétiennes qui se sont formées d'abord en lien avec les communautés synagogales juives établies dans différentes régions de l'Empire romain. Puis, elles s'en sont démarqué, développant leurs propres formes d'organisation, de gestion, leurs propres offices religieux, leurs rituels et profession de foi. C'est ainsi que les Ecrits juifs sont devenus « l'Ancien Testament » et les livres chrétiens « le Nouveau Testament », ceci à partir de la fin du II^e siècle. Ces livres formant le N. Testament ont alors servi de critère pour distinguer les opinions « hérétiques ».

Ce que l'on ne sait pas, c'est que, suite à la guerre judéo-romaine des années 66 à 74 (où le Temple et Jérusalem furent détruits en 70), suite aux révoltes qui eurent lieu contre Rome entre 115 et 117 en divers lieux de l'Empire, suite à la guerre des années 132—135, qui s'est terminée par la destruction massive de villages et villes de Palestine et la transformation de Jérusalem, le judaïsme a été fortement affaibli. Ce qui l'amena à se réorganiser. On s'est trouvé face à un christianisme qui naissait en même temps que le nouveau judaïsme. Cela donna lieu à des polémiques entre chrétiens et juifs qui avaient du mal à admettre la référence chrétienne aux écrits d'Israël.

La première opposition stricte entre « christianisme » et « judaïsme » se trouve assez tôt : chez Ignace d'Antioche, au début du II^e siècle. Il insiste sur l'autonomie de la foi chrétienne vis-à-vis de la foi juive, car cela n'allait pas de soi. Il semble qu'il y ait eu, dans certaines communautés, des gens qui ne voyaient pas de différence entre la croyance dans le Christ et le mode de vie juif.

Toutes ces polémiques, auxquelles il faut ajouter de nombreuses « hérésies », ont amené les chrétiens à donner autorité à leurs écrits propres, nés entre les années 50 (1^o aux Thessaloniens) et 150 (la 2^o épître dite de Pierre, le dernier livre à être intégré au N. Testament).

Cela ne se fit pas sans débats. Certains ne voulaient retenir que 2 évangiles, se passer de la 2^e et 3^e lettre de Jean comme de l'épître aux Hébreux, d'autres voulaient ajouter au N. Testament l'Evangile de Pierre, la 1^o épître de Clément de Rome, et la Didakè ou doctrine des douze apôtres contenant un enseignement chrétien et datant de la fin du 1^o s. ! Cependant le corpus du N. Testament s'est définitivement formé au IV^e siècle : il comporte les 27 livres actuels.

Cependant il existe des textes qui n'ont pas trouvé place dans le Nouveau Testament, des livres « non canoniques » : *les écrits des Pères apostoliques* et les *apocryphes* ; sans oublier des textes liturgiques, des règlements ecclésiastiques, des traités philosophiques de théologiens chrétiens, des instructions de catéchèses et d'autres ouvrages de piété. Certains sont très anciens, datant de la même époque que les écrits canoniques.

En parallèle, nous trouvons des textes dits « apocryphes » qui est l'adjectif utilisé pour signaler des œuvres où le message évangélique est falsifié ou tenu pour hérétique par rapport aux textes du Canon. Cependant certains Pères de l'Eglise en citent des extraits, mais aussi la religion populaire s'est emparée d'eux. La Fête de la Présentation de Marie au Temple, les noms des parents de Marie, l'Assomption de Marie, etc. sont issus de ces textes !

On trouve aussi dans ces écrits des doctrines sur l'origine du monde et de l'homme ainsi qu'une présentation de Jésus Christ, qui s'écartent des textes bibliques. Certains alimentent de légendes la naissance de Jésus, son enfance, sa crucifixion, d'autres rapportent des actes miraculeux d'apôtres qui ont influencé l'iconographie chrétienne (peintures et vitraux).

La diversité de ces textes des premiers siècles révèle, par ses contenus, une diversité de « christianismes » anciens, comme diverses expressions de foi !

D'après « Aux origines de la Bible » de Konrad Schmid & Jens Schröter, paru en 2020 et traduit en français et publié aux Editions Labor et Fides en 2021

Homélie pour le 24° dimanche

(le 10/09, 17h30 à Lézignan * le 11/09, 9h à Fabrezan)

Le malheur humain, c'est d'être exclu, d'être mis à l'écart de la communauté sociale. Les images de ce malheur aujourd'hui, sont faciles à repérer. C'est le quinquagénaire dont l'entreprise vient de fermer et qui n'a plus guère de chances de trouver un emploi ; son avenir est vide, le voilà mis à l'écart de la société. C'est le jeune homme ou la jeune femme bardés de diplômes, qui voient leurs candidatures d'embauche rejetées depuis des mois et des mois et qui risquent de sombrer dans le désespoir ou le ressentiment. C'est l'étranger sans papiers menacé d'expulsion qui se sent mis hors de la vie du commun des humains. C'est le malade sans visite, isolé dans une chambre qui n'aspire à rien d'autre que de mourir ! Etc.

L'Evangile de ce jour nous invite à regarder notre monde tel qu'il est. Le sentiment d'être perdu habite bon nombre de nos contemporains, perdus comme la brebis mise à l'écart du troupeau, perdus comme cette pièce de monnaie qui ne sert plus à rien tant qu'on ne l'a pas retrouvée.

Il nous faut remonter aux premières pages de la Bible, car elles sont comme une sorte de mise en scène du drame de l'humanité. On y voit nos représentants qui se sont mis à l'écart de Dieu, ce qui engendre leur malheur. Les voilà aussi à l'écart l'un de l'autre puisque, de façon très imagée, le récit nous dit qu'ils ont honte de se regarder en face ! La vie sociale qui s'amorçait s'est effacée : les voilà qui se cachent de leur créateur et se cachent l'un de l'autre. Or, c'est au cœur de leur désarroi, qu'une voix se fait entendre : « Où es-tu ? ». Ô surprise, les voici désirés par Dieu !

Cette scène mise au début de la Bible est un raccourci de l'ouvrage en son entier. Car on va y découvrir l'histoire d'un peuple qui n'est pas plus admirable qu'un autre. Certes, le Dieu d'Abraham s'est révélé à lui, mais ses infidélités ne cessent pas de l'entraîner à sa perte. Or, au milieu des pires déboires, du fond de son Exil, devant la chute du Temple sous les armées de Nabuchodonosor, tous n'ont cessé d'être recherchés, désirés par leur Dieu.

Rappelons-nous les accents des prophètes qui sont de véritables poèmes d'amour : ils nous font entendre une tendresse plus forte que celle qui unit les fiancés à la veille de leurs noces, un souci de l'humanité plus grand que celui du vigneron devant sa vigne et - pour ne pas s'écarter de l'Evangile de ce jour - une attention bienveillante qui ressemble à celle du berger qui arrache sa brebis aux ravins de la mort dans lesquels elle risquait sombrer.

C'est à l'intérieur de ce désir plus fort que la mort que se déploie le mystère de l'amour de Dieu. Son premier appel, (Où es-tu ?), se fait entendre à travers les actes, les gestes, les comportements du charpentier de Nazareth. Il nous faut mettre alors en parallèle les personnages symboliques d'Adam et d'Eve avec les Publicains et pécheurs de l'évangile ! Eux aussi sont désirés, attendus, recherchés comme la brebis perdue qu'il faut retrouver pour que le troupeau soit sauvé. On a besoin d'eux comme cette femme qui a besoin de sa pièce d'argent perdue pour entrer en société avec son entourage, puisque, lorsqu'elle l'a retrouvée, elle rassemble amies et voisines !

La grande difficulté, aujourd'hui, c'est que nous sommes dans une société où l'individu est roi. L'intérêt de chacun passe avant celui de la communauté. Il n'est pas dit qu'en lisant l'histoire de la brebis perdue, notre premier réflexe ne soit pas d'avoir eu pitié du seul animal égaré, alors que le souci du berger est celui de son troupeau tout entier. De même, les intérêts financiers de cette ménagère qui veut retrouver son argent, ne sont pas que son affaire personnelle mais concernent ses amies, son quartier.

Quant à nous, des brebis perdues, il y en a de plus en plus, nous en connaissons quelques-unes. Nous pouvons déplorer toutes leurs situations, mais cela ne suffit pas. Face à eux, Jésus met devant nos yeux une parabole connue, pour qu'elle ne reste pas lettre morte : la parabole du bon samaritain !